

Muriel Pic, université de Neuchâtel
« Lire est un acte critique, un acte civique... »

Etumag : Quelle intention se cache derrière « Les désordres de la bibliothèque » ?

Muriel Pic : En revendiquant dans le titre de l'ouvrage le terme de « désordre », je ne crois pas « cacher » mes intentions ! Pour une chercheuse et une enseignante à l'université, on s'attendrait davantage, de prime abord, à ce que l'ordre soit mis en valeur surtout face à un objet de savoirs comme la bibliothèque. Or, dans cet ouvrage, en marge de ma production intellectuelle, puisqu'il s'agit d'un travail plastique et photographique (certes, accompagné d'un essai sur l'histoire de la photographie), je souhaitais parler des désordres que peuvent produire les livres. On les considère trop souvent comme des objets passifs, sans prise sur le réel, des objets ennuyeux, dont la fréquentation est une contrainte car elle empêche de sortir, de s'amuser, de rencontrer des amis. Le problème est là : la place que l'on donne aux livres, le temps qu'on leur accorde, et, surtout, la légitimité de ce temps considéré par beaucoup comme non productif et devant être pris sur les loisirs. Et pourquoi lire ? Non pas pour être bêtement plus érudit. L'acte de lire, que ce soit des ouvrages de fiction ou des ouvrages scientifiques, ne relève pas du quantitatif. Il aiguise notre esprit critique, nous fait prendre de la distance, physiquement, dans l'isolement qu'il implique, et intellectuellement, car il re-présente le réel, le redouble et nous place en face, à distance.

D'avantage, les livres sont des documents sur la réalité de nos passions (intellectuelles et affectives), des témoins de nos imaginaires et de nos savoirs. Les consulter, c'est se connecter à une expérience commune pour pouvoir mieux réfléchir nos actes, prendre nos décisions. Je suis très reconnaissante aux personnes qui m'ont laissée pénétrer avec l'objectif photographique leur intimité de lecteurs. Non pas tant pour satisfaire un voyeurisme mais pour produire un document sur les imaginations du savoir. En réalité, cette vocation documentaire de l'ouvrage est très rationnelle, très ordonnée dans sa démarche. Les prises de vue ont été systématiques et exhaustives. Il faut de l'ordre pour produire l'effet du désordre, tout comme il faut, par exemple, une grande maîtrise du langage écrit pour restituer une scène orale.

E : Ce projet a-t-il une vocation pédagogique ou de sensibilisation aux attraits de la lecture ?

MP : Oui, très clairement. Le terme de « désordre » et le recours à l'image jouent la carte de la séduction : « désordre » fait lever un champ lexical qui va du désir à la révolte en passant par la jeunesse. Tandis que l'image esthétise l'acte de lire. Par ailleurs, une bibliothèque en désordre, voilà bien un objet interdit ! Pourtant, ceux qui ont une bibliothèque ou qui travaillent dans les bibliothèques savent bien, je pense, de quelle illusion il est question lorsque l'on parle d'ordre en la matière. Car rien de plus vivant qu'une bibliothèque utilisée, toujours en mouvement. Elle témoigne de la vie qui se tient au centre de toute connaissance véritable. En somme, l'objectif pédagogique de cet ouvrage est de montrer que le savoir n'est pas une accumulation de connaissances mortes, empaillées si j'ose dire, mais bien une pensée vivante.

E : Plusieurs études montrent que la proportion de lecteurs assidus faiblit parmi la population étudiante. Quels sont selon vous les facteurs de ce déclin ?

MP : Nous sommes énormément sollicités dans le monde contemporain par des sources diverses de diffusion de la culture et du savoir. De la télévision à Internet, je ne vous apprends rien. Ce constat appelle plusieurs remarques : d'une part, le champ de notre perception s'est considérablement élargi, nous ingurgitons de nombreuses informations, on nous rend boulimique : or, manger fatigue et manger n'importe quoi déprime. En conséquence de quoi, d'autre part, nous avons aussi un véritable effort à fournir pour trier dans les informations délivrées en quantités astronomiques. Pareil effort, quotidien, prend du temps et de l'énergie, dont pâtit, notamment, la lecture. Ensuite, ces nouvelles sources de renseignements offrent l'illusion partielle de l'interactivité, là où la lecture semble nous vouer à la passivité et à

l'isolement. Et, en effet, les possibilités d'exister par Internet sont incroyables. Cela donne d'ailleurs à repenser le statut d'auteur (et d'autorité, *auctores*) qui n'est plus le fait d'une minorité – voyez les nombreux récits de vie qui apparaissent sur les blogs, sans parler de *Facebook*. Mais il s'agit là d'un phénomène qui n'a rien à voir avec la méditation que permet la lecture. Il trahit notre besoin de reconnaissance là où nous sommes indistincts dans la masse, notre immense solitude. Enfin, un livre est aussi un lieu qui garantit une certaine qualité des informations et du langage. Ce point n'est pas négligeable quand on voit les sottises qui circulent sur Internet ! Drôles mais surtout délétères. Elles peuvent impliquer des actes graves. On a là tout un nouveau genre de faits-divers.

Les imaginaires et les savoirs du livre ne sont donc pas les mêmes que ceux du monde cybernétique ; à mes yeux, pas de hiérarchie qualitative, simplement, Internet est aussi, et bien davantage que les livres, un outil capitaliste. Je suis la première à utiliser régulièrement Internet pour le premier balisage de mes recherches et ce médium a toute ma sympathie mais aussi ma méfiance. Si nous sommes dans une société du spectaculaire plutôt que du spectacle, alors Internet nous en met bien plein la vue. Véloce, il délivre des connaissances rapides et multiples et la difficulté est de savoir faire les bons choix, de prendre du recul. Nous avons, plus que jamais, besoin d'exercer notre esprit critique. Or, paradoxalement, la baisse de fréquentation des livres témoigne que ce dernier n'a jamais été si peu exercé. C'est sur ce paradoxe que se tient le danger : être sur-alphabétisés mais ne plus savoir lire, ne plus savoir être critique.

E : Mais qu'est-ce que lire aujourd'hui ?

MP : C'est en effet la question que je pose à l'horizon de mon livre.

Avec la numérisation, lire ce n'est plus seulement ouvrir un livre mais un ordinateur. Cette démocratisation des savoirs est formidable mais implique des *habitus* de lecture différents auxquels nous sommes en train de nous adapter. Le seul souci, pour moi, je l'ai dit, est que le modèle de cette nouvelle lecture tend à être celui de la consommation capitaliste : facile, rapide, addictive, avec rentabilité immédiate. Il me semblerait beaucoup plus profitable de garder certaines bases du modèle de lecture qui est propre au médium du livre : difficulté, lenteur, méditation, qui isole un temps du réel pour mieux y revenir. Il me semble, je le répète, que les deux doivent être couplées. Ce couple, j'essaie de l'évoquer dans le rapport entre le texte et l'image que met en place une photographie de livre. De surcroît, on ne lit pas un ouvrage sur écran ou feuilles A4 comme dans un livre. Tout support est fondamental pour la réception du sens. Ce n'est pas seulement une question « pratique ». La révolution technologique transforme la production et la réception du sens tout comme ce fut le cas lors de la révolution technique de l'imprimerie à la renaissance puis de l'image au début du XXe siècle. La virtualisation et la neutralisation des supports reposent la question, par la matière, du rapport entre le texte et réel. N'y a-t-il pas là un danger de voir la matière intellectuelle et imaginaire propre au livre reléguée dans les confins du virtuel, expulsée de la réalité, empêchée d'emprise véritable sur cette dernière ? Si lire, c'est penser et penser se donner les moyens d'une action sociale, alors il s'agit de bien mesurer les enjeux de la migration des livres dans l'espace informatique et d'y trouver les moyens d'un gain de réalité.

E : Certains parlent de la décrépitude de l'identité d'intellectuel, les études s'apparentant dorénavant plus à une course aux diplômes professionnalisants qu'à un projet culturel. Qu'en pensez-vous ?

MP : On ne peut, en aucun cas, oublier qu'un diplôme doit permettre de trouver du travail. C'est vital.

Toutefois, comme on voudrait nous le faire docilement croire, la culture ne va pas à l'encontre de cet impératif, au contraire. Elle n'est en rien une perte de temps superflue. Et il ne s'agit pas non plus de réserver à des élites le luxe de ce temps et d'être cultivé. Entre l'art pour l'art et l'art pour tous, les dogmes ont été nombreux à placer la culture en exil : tantôt exercice sans autre

finalité qu'esthétique tantôt nouveau produit de consommation de masse.

Bien plutôt, c'est un espace critique, le lieu où l'on prend conscience du langage ou de l'image pour eux-mêmes et non pas seulement de ce qu'ils communiquent : manière de comprendre qu'ils sont des codes manipulables, des instruments de pouvoir, des fondamentaux du politique. Aussi, avons-nous plus que jamais besoin d'artistes et d'intellectuels dans la cité nous délivrant cette lucidité sur ce qui est la matière même de leur travail. Si Platon voulait exclure le poète des affaires sociales et politiques, c'est parce qu'il estimait qu'il produisait des illusions incapables de toucher au vrai. Or, la situation s'est renversée depuis. Il revient au poète, à l'artiste, à l'intellectuel de dire le vrai dans un monde où l'impératif de consommation suscite des stratégies de séduction et une manipulation massive de l'illusion, manipulation qui ne se donne même pas la peine de la qualité esthétique. Voyez la vulgarité de certaines affiches politiques ou publicitaires. On nous prend vraiment pour des idiots et cela marche. Cela marche parce que l'on ne produit plus en nous le besoin d'être critique.

Si, tout à l'heure, je rendais compte de ma volonté de « séduction » dans cet ouvrage pour expliquer sa fonction pédagogique, c'est parce que séduire est un acte fondamental de notre société : nous séduire, c'est nous fait consommer. Sans tomber dans l'austérité et sans oublier le plaisir de la consommation, il convient toutefois d'être voyant. Savoir lire notre environnement textuel saturé, c'est avoir conscience de cette séduction, et, surtout, se donner les moyens de l'utiliser mais aussi de s'en défendre. Même chose pour les images : savoir lire les images dans une société qui nous en fournit des quantités remarquables, c'est ne pas tout avaler. C'est, encore une fois, se donner la possibilité d'exercer un esprit critique.

E : Faut-il s'alarmer de l'évolution de la pratique de la lecture chez les étudiants, destinés à former le noyau intellectuel de demain ?

MP : Pour moi, vous l'aurez compris, lire est un acte critique, un acte civique. A mes yeux se tient là une possibilité pour réfléchir notre société et, prioritairement, les rapports humains trop négligés ou ancrés dans une logique de concurrence pure.

En effet, il s'agit de garder à l'esprit que nos constructions imaginaires, dont la culture a pour charge de rendre compte, existent : car ce qui pour certains n'est qu'insignifiante rêverie motivent, sans que l'on puisse le formuler, nos actes quotidiens et nos choix. Pour en revenir à la lecture, et je parle à présent davantage des ouvrages disons de fictions, jugés les plus inutiles, autrement dit de la littérature, ma discipline : les livres sont un des lieux privilégiés où l'imaginaire, qui participe pleinement de l'organisation sociale, trouve une demeure, sinon un asile. Le livre assure à l'imaginaire une place dans la société. Elle lui donne un support pour exister. C'est fondamental. Certes, cet imaginaire peut entraîner un certain désordre si tout un chacun s'y abîme. Relisez Don Quichotte, vous rirez aux éclats des aventures de ce lecteur qui devient fou de lire, fou de n'avoir aucun recul par rapport aux constructions imaginaires qui se donnent dans les livres. Que nous dit ce livre ? Que les livres peuvent être dangereux parce qu'ils donnent une réalité matérielle à nos constructions imaginaires. Il nous dit que celles-ci existent et qu'elles doivent avoir une place dans le réel, n'en déplaise aux impératifs socio-économiques. Nous ne sommes pas des machines. Je souhaitais donc rappeler que les livres peuvent produire du désordre, que les livres ne sont pas inoffensifs et qu'il est même urgent de les reconsidérer pour ce qu'ils sont : des objets dangereux. Car un bon livre est un livre qui émet du désordre. Par exemple, dans ma discipline, j'estime qu'un bon ouvrage critique nous incite à changer de place sur les rayons de la bibliothèque les œuvres de l'auteur dont il s'occupe. A nous montrer qu'il est peut-être mal classé et à proposer de le classer autrement.

Lire relève donc de la place que nous accordons à l'imaginaire dans la société. Le nier, le refouler, faire de la culture un superflu, c'est à mes yeux le meilleur moyen d'aboutir à la catastrophe. Or, paramètre capital, le livre, un des lieux d'asile de l'imaginaire, est en train de disparaître. Le danger est qu'il n'y ait pas d'équivalent, que la virtualisation devienne littérale. Nommer la possibilité de cette disparition, comme j'essaie de le faire dans mon ouvrage, ce n'est pas s'ancre dans une politique de conservation ou prendre une posture élitiste : c'est en appeler à l'imagination de tout un chacun pour parvenir soit à nous repositionner vis-à-vis des livres,

soit à aménager un nouveau site aux constructions imaginaires, un nouvel asile aussi fiable que celui du livre, si ce dernier doit vraiment disparaître. C'est un pari exigeant, difficile, mais fondamental. C'est celui des étudiants mais aussi des professionnels du savoir et de la culture, les intellectuels et les artistes. A ce titre, ce sont des professions dont nous avons plus que urgemment besoin – reste à rendre ce besoin légitime pour en voir augmenter les débouchés et les moyens.

Je remercie Martin Rueff de l'échange dont cet entretien porte les traces.

Muriel Pic